Et elle se dirigea lentement vers la porte. A peine avait elle fait quelques pas, que Jean Rosier se leva en chancelant et tout effaré, en balbutiant:

---Attends-moi, Périne; attends-moi, je m'envais.

---Alors, passe devant.

La scène violente qui venait d'avoir lieu avait complétement anéanti le peu de forces laissées par l'ivresse à Jean Rosier.

Il ne se soutenait qu'à peine et semblait près de s'écouler à chaque moment.

Périne fit un signe. Georgette et Guignolet prirent chacun un des bras du saltimbanque, qui marcha soutenu par eux.

La mère de Georgette les suivit.

Déjà ils étaient dans la rue, et Périne allait atteindre le seuil, lorsque Lionel Morton, spectateur silencieux de l'épisode que nous venons de raconter, s'approcha d'elle, le chapeau à la main, dans l'attitude la plus respectueuse.

--- Madame.....lui dit-il avec émotion.

Elle se retourna, surprise, et le regarda.

—Me permettrez-vous, madame, reprit le jeune Américain, d'avoir l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre logis ?

—M'accompagner, monsieur ? répéta Pétrine un avec étonnement facile à comprendre ; pourquoi ?

—Je sollicite, madame, la permission de causer un instant avec vous.

—Causer avec moi ? mais ne vous trompez vous pas ?

—En aucune façon, madame.

—Suis-je bien la personne à qui vous croyez parler ? Je m'appelle Périne et je suis saltimbanque.

—Je le savais, madame. C'est bien à vous que j'ai affaire, et je vous prie de nouveau de vouloir bien me permettre de vous accompagner.

—Chez moi, avec mon mari dans l'état où vous venez de le voir ! Ah ! monsieur, ne comprenez vous pas que c'est impossible ?

—Et cependant, madame, il faut que j'aie avec vous un entretien sérieux ; il le faut absolument.

—Ce soir même ?

—C'est indispensable.

—Mais de quoi s'agit-il donc ?

—De votre fille.

—De ma fille ! répéta Périne qui tressaillit. Savez-vous bien, monsieur que vous me faites peur.

—Chassez tout inquiétude, madame, et consentez à m'etendre. Seulement, entourés de monde comme nous le sommes, il me paraît bien difficile que ce soit ici. J'insiste donc pour être reçu chez vous.

Périne désigna du geste les cabinets vitrés.

—Il y a là, dit elle, des pièces séparées. Puisque vous tenez tant à ce que rien ne retarde notre entretien, je puis vous y suivre.

—Je vous en prie, madame.

En ce moment, Georgette, étonnée de ne pas voir revenir sa mère, reparut à la porte du fond. Elle avait laissé Jean Rosier à la garde de Guignolet.

—Retourne à la maison avec ton père, lui dit Périne et attendez-moi pour souper. Je vous rejoindrez dans un instant.

Georgette disparut.

—Maintenant, monsieur, reprit la saltimbanque en s'adressant à Lionel Morton, venez ; mais vous voyez vous-même que j'ai peu de temps à vous donner.

—Je n'abuserai pas de vos moments.

Périne ouvrit la porte du cabinet qui touchait à celui où attendait le baron de Strény, et suivie du jeune Américain, elle entra.

XVI.—*Une demande en mariage.*

Au même instant Tromb-Alcazar se précipite comme une bombe dans le cabinet de Gontran.

—Qu'y a-t-il ? demanda ce dernier. Est-ce qua vous n'avez pas réussi ?

L'ex-modèle mit un doigt sur ses lèvres :

Une sourdine, S. V. P., monsieur le baron, répondit-il d'une voix très-basse. Tout marche comme sur des roulettes ; le logement est à nous, mais ce n'est pas tout. Elle est là ! Voilà pourquoi je suis entré comme un événement.

—De qui parlez vous ?

—De Périne, parbleu ! de la saltimbanque.

—Et vous dites qu'elle est ici ? fit Gontran au comble de la surprise.

—Oui dans le cabinet qui touche au vôtre.

—Seule ?

—Oh ! que nenni. Avec un jeune monsieur bien couvert, que je soupçonne d'être un *gaddam*, attendu qu'il a tout à fait l'accent de la chose. Il était hier à la fête de Saint-Cloud, et il m'a demandé l'adresse, ni plus ni moins que monsieur le baron. Oh ! c'est un milord qui est cousu d'or, et, sous le rapport de la générosité, pas possible de le dégotter ! Ça pourrait bien être un amoureux de la pétite Georgette.

Que peut-il vouloir à cette femme ? murmura Gontran avec une expression manifeste d'inquiétude.

—Tenez-vous à le savoir ?

—Immensément.

—Eh bien ! rien n'est plus facile. Vous allez voir, ou plutôt vous allez entendre.

—Tromb-Alcazar s'approcha de la cloison qui séparait les deux cabinets et qui ne consistait qu'en voltiges recouvertes de papier.

—Il tira de sa poche une vrille, et il s'en servit avec une dextérité sans pareille pour percer un petit trou dans une des planches.

—Appliquez-moi votre oreille là-dessus, dit-il ensuite, et je veux bien que le diable m'emporte si si vous perdez un traître mot de l'entretien.

—Le baron suivit le conseil de l'ex-modèle.

—Eh bien ? demanda ce dernier, entendez-vous ?

—Comme si j'étais avec eux, répondit Gontran, et il fit signe à Tromb-Alcazar de garder le silence et de ne pas détourner son attention.

—Avant d'introduire nos lecteurs dans le cabinet, et de les faire assister à la conversation de Périne et de Lionel, disons qu'au moment où l'ex-modèle était en train de pratiquer un trou dans la cloison, un petit coupé de maître s'arrêta devant *la Girafe*, et que de ce coupé descendait Georges de la Brière.

—Il entra.

—Dis donc, encore un cocodès ! fit un bohémien en poussant le coude de Fanfistu.

—Eh bien, queq'tu veux que ça me fasse ? murmura ce dernier qui ne sortait point victorieux de sa lutte avec le quatrième litre.

—Ça ne te fait rien. Ni à moi non plus ; mais c'est flatteur tout de même de penser que *la Girafe* devient une succursale de la *Maison d'Or*.

—Georges regarda autour de lui, et, reconnaissant Passe-la-Jambe, il se dirigea de son côté.

—La personne qui était hier avec moi à la fête de Saint Cloud est-elle arrivée ? demanda-t-il.

—Oui, mon prince.

—Je ne la vois pas.

—Ce milord est là, dans le cabinet No. 2, avec une dame ; justement celle dont il nous avait demandé l'adresse, à Tromb-Alcazar et à moi.

—La saltimbanque ?